

John Marcel Faatae Temariihuriariitehuiuipoivaea Martin

John Martin alors en affectation à la Délégation de la Polynésie Française puis au Ministère de l'outre-mer rencontre mon Père Lucien à Paris. Ils sont amis et s'estiment l'un et l'autre.

Agé de neuf ans, je suis ensuite assis sur les mêmes bancs de classe de la fille de John Claudine qui m'accompagne dans presque l'ensemble de ma scolarité au Lycée Paul Gauguin, alors que son frère Pascal sur sa petite moto nous épate par sa dextérité de motard.

Avec mes deux garçons nous retrouvons bien plus tard John Martin en sa qualité d'académicien pour nous présenter la traduction du petit prince en tahitien.

Il encourage alors mes deux jeunes garçons à pratiquer et à aimer cette langue tout comme lui.

« Na Kala'i e Kanoa no te fa'aitoitora'a ia raua i te paraparau na roto i te reo o to ratou mau tupuna ».

Courant novembre 2011, accompagné de John Doom autre académicien, nous nous rencontrons avec John Martin, pour que je lui présente mon défi de mémoire, celui d'écrire un livre sur les tahitiens dans la seconde guerre mondiale en nous appuyant sur un site internet dédié.

Le premier mail de John en retour est sans équivoque et il nous apporte alors son adhésion entière et pleine au projet pour lequel il s'adjoint par ailleurs les concours de son gendre Thierry et de sa fille Claudine.

« Je veux te donner d'abord mon adhésion totale à ton projet.

*Notre entretien d'hier a été pour moi un moment privilégié pendant lequel j'ai senti un interlocuteur différent en mal de "scoop" salvateur et d'éphéméride (...)
Ce réel intérêt que j'ai ressenti en toi m'encourage à continuer (...avec mes moyens réduits) »*

Depuis cette première rencontre, nous n'avons cessé de collaborer ensemble pour faire que la mémoire des « tamarii volontaires » du bataillon du pacifique vive au-delà de lui, au-delà de moi, au-delà de nous.

Les heures passées ensemble sur plus d'une année ne se comptent plus. Passionné, je l'ai écouté, j'ai partagé avec mon ami John divers documents et témoignages, fruits de mes prospections diverses. Sa mémoire fidèle, sa confiance et son adhésion profonde à notre entreprise de mémoire nous permet aujourd'hui de disposer d'un véritable héritage de mémoire pour les générations polynésiennes de demain.

John Martin n'aimait pas cependant que l'on parle de lui.

Sans le trahir, je vais essayer de vous le raconter à travers ces quelques lignes :

John est né le 8 décembre 1921 à Papeete. Il est le fils de Célina Martin fille de marin. John adorait sa mère.

« Célio » est le nom sous lequel il était connu de sa famille et de ses intimes avant son départ pendant plus de cinq années au Bataillon du Pacifique.

Son second prénom étant Marcel, sa mère en a fait « Marcelio » puis « Célio ». Son premier prénom tahitien est Faatae et son second de signification royale comprend 28 lettres : **Temariihuriariitehuiuipoivaea**
Son nom Martin lui vient de sa mère et de son grand-père marin.

Il est le fils de Bill Bambridge.

Cinq autres descendants Bambridge cousins de John Martin ont été volontaires au bataillon : Thomas et Jean-Roy Bambridge, Walter et William Grand et Taero Taerea.

Un sixième Bambridge se bat avec eux à Bir Hacheim : Gaspard Coppenrath engagé dans les fusiliers marins servants des Bofor de défense anti-aérienne.

John fait ses études à l'Ecole Vienot puis à l'Ecole centrale.

Enfant, c'est un jeune garçon raisonnable.

Il fait du sport, un peu de vélo, mais pas en compétition.

Il aime aussi faire du surf à Arue chez Smith, avec des planchettes de bois mais surtout presque tous les mois, avec ses copains Guy Brault, James Salmon, Marcel Allaume, Max Noble, ils gravissent la vallée de la Fataua, au-dessus de la cascade.

John Martin :

« On partait le matin, avec ce qui fallait pour faire un casse -croûte, on s'arrêtait au pont de Fachoda pour mettre tout ça dans un coin de la rivière fraîche qui coulait, c'est à dire la boîte de corned-beef, de sardine. Puis on partait au-dessus de la cascade où il y a des bassins naturels avec des toboggans pleins de mousse.

John rentre fin 1937 dans la maison Donald.

Il commence par mettre du vin en bouteille et le livre avec des diables dans les rues de la ville.

Puis son travail consiste à pointer les carnets de vente de la veille au comptoir à la vente au comptant, de pointer ce qui était marqué dans le livre, ensuite de copier les lettres. Il est par ailleurs planton.

John souhaite être subrécargue pour faire la vente à l'aventure mais la guerre l'en empêche.

A l'armistice, les Tavana (chefs de district) qui sont quasiment tous des anciens de 14-18, demandent à rencontrer le gouverneur pour avoir des informations plus précises sur la défaite de 1940.

John Martin apprenant que rencontre de cet ordre se tient s'est dirigé avec ses copains vers les grilles de la résidence du gouverneur pour s'informer de la trame se jouant.

A la sortie de cette réunion, au travers des grilles de l'enceinte de la résidence, les anciens sont en larmes.

Bouleversé, d'un même élan avec ses camarades ils se sont dit qu'il leur appartenait d'aller venger les anciens.

John veut s'engager dans la marine mais est refusé pour insuffisance musculaire.

Il est prêt à aller s'engager chez les néo-zélandais.

Le 9 septembre 1940, il s'engage dans le corps expéditionnaire levé par Félix Broche pour aller combattre aux côtés des alliés.

Sa mère signe pour lui la dérogation manquante, John n'a pas encore vingt-ans.

Apte. Il est la sentinelle du Mont Faïere affecté à la garde de la batterie de marine où naît le chant des « tamarii volontaires ».

Avec le corps expéditionnaire tahitien, il s'embarque le 21 avril 1941 sur le Monowai.

John découvre un autre monde : les îles Fidji, Nouméa, l'Australie où les volontaires tahitiens et calédoniens reçoivent leurs premières formations militaires.

Les volontaires tahitiens maîtrisent mal la langue anglaise comme française.

John Martin trouve sa vocation en traduisant en tahitien les cours dispensés à ses frères d'armes « océaniens ».

Le corps expéditionnaire s'embarque pour le Moyen Orient.

Sur proposition de l'officier Gibert, il intègre l'école des officiers de Damas avec André Snow et René Solari.

Il échoue cependant de quelques points à l'examen de rang d'aspirant.

A Damas, il a cependant fait la connaissance de l'aspirant André Salvat qui le prend comme second dans la section tahitienne forte de quarante-sept hommes.

Ils sont les hommes des patrouilles de jour et de nuit, des « jocks columns » dans ce désert qui ressemble à un grand océan pour ces volontaires tahitiens.

John lors d'un commando de nuit détruit notamment un canon italien.

A Bir Hacheim, John participe aux opérations de Rotonda Signali, au siège, s'échappe de Bir Hacheim lors de la sortie de vive force alors même qu'une balle de mitrailleuse frappe son « plateau à barbe » (casque plat britannique), une autre perce sa vareuse et la boîte de fromage qui se trouvait dans une des poches.

Il fait ensuite les campagnes de Tunisie et de Tripolitaine pour débarquer à Naples.

En Italie, dans la nuit du 11 au 12 mai 1944 vers 23H30 à la tête de sa section calédonienne, sans soutien d'artillerie, ils montent à l'assaut pour briser la ligne « Gustav ».

John soumis à des tirs de mortier est immédiatement blessé par un éclat au pied et à la jambe.

En vingt minutes, huit hommes sur douze canaques de sa section (treize avec lui) sont tués. Les ravines dans lesquelles ils sont descendus pour remonter vers les fortifications ennemies sont par ailleurs minées.

John en rampant s'extirpe par ses propres moyens du déluge de feu pour être évacué vers un hôpital américain.

Convalescent, il rejoint le bataillon apprenant son embarquement pour la Provence.

A Cavalaire, cette terre de France qu'il touche enfin avec vingt autres convalescents tahitiens, ils débarquent sous des tirs sporadiques.

Les « éclopés » ont débarqué avant les voltigeurs du BIMP.

Il retrouve le bataillon à la Croix Valmer et engage avec la 1^{ère} dfl la libération des villes côtières.

Golf Hôtel leur barre la route : Il prend à la tête de sa section calédonienne, le 1^{er} étage de l'édifice puis investit les caves où sont retranchés les allemands pour les capturer.

La Garde, Toulon sont libérés après de sévères combats.

John entre dans Nîmes aux mains des FFI où témoin de certaines exactions, il s'interpose, puis dans Lyon libéré par les FFI...pour arriver au pied des Vosges avec le BIMP.

Il participe aux patrouilles de contact et aux escarmouches, les allemands étant retranchés dans les bois, combat à Clairegoutte.

La neige commence à tomber, il fait froid, les tahitiens ont les pieds gelés.

Le bataillon est relevé pour stationner à la Tour Maubourg affecté à la garde de leur ancien chef de guerre Koenig « Le lapin » gouverneur militaire de Paris où il rencontre Simone qu'il épouse.

Il revient à Tahiti avec le Sagittaire le 5 mai 1946.

Démobilisé, il sert aux affaires économiques assumant la gérance du magasin de ravitaillement puis au service de santé, au service de l'information à radio Tahiti où il organise les programmes en langue tahitienne.

En 1962, il entre au cabinet du gouverneur Grimald qui l'affecte à la délégation de la Polynésie française, puis au ministère des DOM-TOM.

Il revient au fenua en 1965 pour occuper la fonction de chef de cabinet civil du gouverneur Sicurani.

Sa pratique de la langue tahitienne fait de lui l'interprète des manifestations officielles de la visite du Général de Gaulle.

Il est membre fondateur de l'Académie tahitienne.

Jean Christophe Teva Shigetomi